

**« ENGENDRER DES TRACES DANS L'HISTOIRE DU MONDE »**

# 5. La permanence de l'événement dans l'Histoire (le temple dans le temps)

par Luigi Giussani\*

Le témoignage de Mikel Azurmendi nous a montré que l'expérience chrétienne est la « surprise d'une personne » qui entre dans sa vie. Une telle surprise, une telle rencontre totalement gratuite, ne laisse pas l'homme passif, mais demande à être accueillie. C'est seulement s'il a la patience de lui faire une place que l'homme pourra se rendre compte du bien et de la joie qu'elle transmet, comme « source principale du goût de la vie ». Ainsi, avec le temps, la surprise initiale devient admiration et sympathie profonde.

Nous publions le texte sur lequel nous allons travailler jusqu'au début des vacances de Noël, tiré du livre de L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 101-123.

Nous rappelons qu'il est possible d'envoyer questions et témoignages sur le site <http://eventi.comunioneliberazione.org/gscontributi/> dans la section « École de communauté ».

## 6. UNE MORALITÉ NOUVELLE

Nous avons parlé d'une nouvelle intelligence du réel et nous avons introduit le concept d'*affectus*, ce qui nous conduit au seuil du problème moral. La moralité nouvelle a la même origine que la connaissance nouvelle. Pour Simon, le fils de Jean, et pour Paul, c'est un Événement présent qui est à l'origine à la fois de leur connaissance nouvelle et de leur moralité.

L'appartenance à la compagnie du Christ modifie la problématique de la question morale. Aujourd'hui on parle beaucoup de morale dans le contexte de notre monde dominé par la confusion, une solitude obscure, et une violence frénétique. Mais jamais on n'aborde le problème dans sa vérité propre.

L'action de l'homme est morale si elle est en fonction de la totalité. L'action est vraie, morale seulement si elle correspond au dessein total ; si elle rejette un seul aspect de cette totalité, elle n'est plus morale. Le dynamisme est analogue à celui de la raison, qui peut se définir comme étant la conscience de la réalité dans la totalité de ses facteurs ; si elle ne »

\* Tiré du livre de L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, pp. p. 101-123.

» repoussait qu'un seul de ces éléments, elle ne serait plus raison mais mensonge. De façon analogue, un acte est moral lorsqu'il reste dans l'ouverture originelle à la réalité avec laquelle Dieu nous crée continuellement.

La corruption de la moralité s'appelle le moralisme et il est particulièrement en vogue aujourd'hui. Le moralisme consiste à sélectionner unilatéralement des valeurs pour avaliser sa propre vision des choses. Normalement, les hommes comprennent que sans un certain ordre on ne peut appréhender ni la vie, ni le réel, ni l'existence. Mais comment définissent-ils cet ordre ? À partir d'une variété de conceptions de la réalité, ils décrivent ses dynamismes stables et élaborent ainsi une série de principes et de lois qui, une fois mis en œuvre, suffiraient à créer cet ordre que nous évoquons. Ensuite, on scande, à chaque époque, ces différentes propositions analytiques qui nivellent toutes prétentions de la réflexion à un « il faut faire ceci ou cela ». Les pharisiens définissaient l'ordre avec un nombre quasi infini de lois : d'un certain point de vue, le pharisien est celui qui est attaché à l'ordre, il défend la morale comprise comme cet ordre affirmé et délimité, en tant qu'il est accessible à l'homme dans ses moindres détails.

Le moralisme se traduit par deux symptômes graves. Le premier est justement le pharisaïsme. Personne n'est plus anti-évangélique que celui qui se considère comme honnête,<sup>98</sup> parce qu'alors il n'a plus besoin du Christ. Le pharisien vit sans tension puisqu'il fixe lui-même la mesure du juste et qu'il l'identifie avec ce qu'il croit pouvoir faire. En conséquence, il utilise la violence contre quiconque n'est pas comme lui. Le deuxième symptôme du moralisme est la facilité de calomnier. D'un côté on cherche la justification pour soi et de l'autre la haine et la condamnation du prochain.

Une autre conséquence de ce que nous venons de dire est que l'homme reste impuissant devant ces idéaux qu'il trace lui-même comme un sillon auquel il doit être fidèle sur son chemin, même si les intentions de ceux qui prescrivent ces différentes morales peuvent sembler, théoriquement, toutes justes.

Qui est capable de moralité ? Tout homme dans sa faiblesse est pécheur. Sans la conscience d'être pécheurs, nous ne pouvons nous adresser à personne sans injustice, présomption, prétention, attaque, calomnie et mensonge. Dans la conscience d'être pécheurs surgissent au contraire la possibilité d'une discrétion, la nostalgie d'une vérité pour soi et pour l'autre, le désir qu'au moins l'autre soit meilleur que soi, l'humilité. On ne peut établir aucune relation vraie sans partir de la conscience d'être pécheurs, pauvres et fragiles.

Jésus a repris cet enseignement dont les prophètes avaient déjà parlé avec insistance. Quel homme pourrait dire : « J'obéis à toutes les lois » ? L'homme peut reconnaître que de telles lois sont nécessaires mais qui peut les respecter toutes ? Qui peut dire : « Je les observe toutes » ? Le pharisien dans le temple ! Mais c'est un pharisien, et le mot devient synonyme d'imposteur et de présomptueux. Par contre, au fond du temple se trouve un pauvre malheureux qui reconnaît avoir agi contre la loi : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! »<sup>99</sup>

La cohérence est un miracle et c'est pourquoi la moralité authentique est un miracle. C'est dans la fidélité à la compagnie chrétienne que l'on se surprend, avec le temps, à devenir capable de choses que l'on n'osait même pas imaginer : « La force est à Dieu. »<sup>100</sup>

Dans le Royaume de Dieu il n'existe aucune mesure, aucun mètre. « Personne ne juge puisque Dieu seul juge. »<sup>101</sup> Saint Paul dit encore : « Je ne me juge pas moi-même. »<sup>102</sup> »

<sup>98</sup> Cf. *Lc* 18, 9-14.

<sup>99</sup> Cf. *Lc* 18, 13.

<sup>100</sup> *Ps* 62 (61), 12.

<sup>101</sup> Cf. *Rm* 14, 10-13.

<sup>102</sup> Cf. *1Co* 4, 3.

» Seul Dieu mesure tous les facteurs de l'homme qui agit et sa mesure est au-dessus de toute mesure : elle s'appelle miséricorde, un concept fondamentalement incompréhensible pour nous. Comme cet homme Jésus qui a dit au sujet de ceux qui le tuaient : « Mon Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. »<sup>103</sup> Le Christ élaborait leur défense sur la marge infinitésimale de leur ignorance. Nous ne pouvons l'imiter que dans l'espace de la miséricorde.

Ainsi, la moralité est une tension de reprise continue. Comme un enfant qui apprend à marcher : il tombe dix fois mais il se dirige vers sa mère, il se relève et s'oriente à nouveau vers elle. Le mal ne peut nous arrêter : nous pouvons tomber mille fois, mais le mal ne nous définit pas comme il définit la mentalité mondaine qui finit par justifier tout ce que les hommes n'arrivent pas à ne pas faire. La caractéristique de la vraie moralité est alors le désir de correction. Le terme « corriger » traduit le latin *regere cum*, qui signifie se soutenir mutuellement sur le chemin.

L'ultime symptôme de la moralité comme tension est l'absence de scandale : un chrétien qui vit la compagnie ne se scandalise plus de rien, il souffre du mal mais ne se scandalise pas.

Comment cette moralité nouvelle est-elle entrée dans le monde ? Comment s'est-elle manifestée ?

« Simon, m'aimes-tu ? »

Le vingt et unième chapitre de l'Évangile de saint Jean est la présentation fascinante du surgissement historique de cette éthique nouvelle. L'épisode raconté est la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, avec la vie, avec le monde.

À l'aube, les disciples rentraient bredouilles d'une rude nuit sur le lac. En s'approchant de la rive, ils aperçoivent sur la plage une silhouette en train de s'activer pour allumer le feu. Ils découvriront ensuite sur le feu les poissons pêchés pour eux, pour assouvir leur faim matinale. Soudain, Jean dit à Pierre : « Mais c'est le Seigneur ! » Les yeux des disciples s'ouvrent enfin et Pierre se jette à l'eau, tout habillé, et atteint le premier la rive. Les autres suivent. Ils se placent en cercle en silence, personne ne parle parce que tous savent qu'il est le Seigneur. Allongés pour manger, ils échangent quelques mots entre eux mais ils sont tous intimidés par la présence exceptionnelle de Jésus, Jésus ressuscité, qui leur était déjà apparu en plusieurs circonstances.

Simon, que ses nombreuses erreurs avaient rendu le plus humble de tous, est aussi étendu par terre devant la nourriture préparée par le Maître. Il regarde à la dérobée qui est assis à côté de lui et découvre avec stupeur et frisson que c'est Jésus lui-même. Il regarde à la dérobée qui est assis à côté de lui et découvre avec stupeur et frisson que c'est Jésus lui-même. Mais Jésus lui adresse la parole. Pierre pense dans son cœur : « Mon Dieu, mon Dieu, comme je mérite ses reproches ! Il va me demander : "Pourquoi m'as-tu trahi ?" » La trahison fut la dernière grosse erreur de Pierre, mais toute sa vie fut mouvementée, même lorsqu'il vivait dans la familiarité du Maître, à cause de son tempérament impétueux, de son emphase instinctive, de son exubérance sans borne. Il se voyait uniquement à la lumière de ses défauts. Cette trahison avait fait apparaître en lui avec netteté toutes ses autres fautes, ainsi que le sentiment pitoyable de ne rien valoir à cause de sa faiblesse. « Simon... » (Qui sait quel frisson a dû le parcourir pendant que cette parole était prononcée à son oreille et lui touchait le cœur !), « Simon... » (Il a certainement tourné peu à peu son visage vers Jésus), »

<sup>103</sup> Lc 23, 34.

» « M'aimes-tu ? ». Qui n'aurait été surpris par une telle question ? Qui aurait pu s'attendre à ces paroles ?

Pierre était un homme de quarante ou cinquante ans, avec une famille et des enfants ; il est pourtant comme un enfant devant le mystère de ce compagnon rencontré par hasard ! Imaginons à quel point il se sera senti transpercé par ce regard qui le connaissait dans tous ses aspects. « Tu t'appelleras Céphas » :<sup>104</sup> son caractère rude était identique à ce mot, “pierre”, et la dernière de ses pensées était d'imaginer ce que le mystère de Dieu et de cet Homme, Fils de Dieu, voulait faire de cette pierre. Dès leur première rencontre, il avait envahi toute son âme et tout son cœur. « C'est avec cette présence dans le cœur et la mémoire continuelle de Lui qu'il regardait sa femme et ses enfants, ses compagnons de travail, ses amis et les étrangers, tel individu ou telle foule, qu'il pensait ou s'endormait. Cet homme était devenu pour lui une immense et considérable révélation qui restait encore à éclaircir. »

« Simon, m'aimes-tu ? » – « Oui, Seigneur, je T'aime ». Comment pouvait-il le dire, après tout ce qu'il avait fait ? Ce « oui » était l'affirmation de la reconnaissance d'une excellence suprême, d'une excellence incontestable et d'une sympathie qui emportait toutes les autres. Tout était rassemblé dans cet échange de regard, la cohérence ou l'incohérence passaient au second plan, derrière cette fidélité qu'il percevait comme la chair de sa chair, derrière la forme de vie que cette rencontre avait façonnée.

De fait, il n'y eut aucun reproche. Il répéta seulement la même question : « Simon, m'aimes-tu ? » Pierre répond à nouveau, non pas indécis, mais craintif et tremblant : « Oui, je T'aime ». Mais la troisième fois, la troisième fois que Jésus lui pose la question, il doit demander confirmation à Jésus lui-même : « Oui, Seigneur, Tu le sais, je T'aime. En Toi j'ai placé toute ma préférence d'homme, toute la préférence de mon âme et de mon cœur. Tu es l'extrême préférence de la vie et l'excellence suprême des choses. Je ne sais pas, je ne sais pas comment c'est possible, je ne sais ni le dire, ni comment cela se fait, mais malgré tout ce que je peux faire encore, je T'aime. »

Ce « oui » est la source de la moralité, le premier souffle de moralité sur le désert aride de l'instinct et de la pure réaction. La moralité enfonce ses racines dans le « oui » de Simon et ce « oui » ne peut s'enraciner dans la terre de l'homme que par une Présence dominante, comprise, acceptée, embrassée, servie avec tout l'élan du cœur qui ne peut que, de cette façon, redevenir celui d'un enfant. Sans la Présence il n'y a pas de geste moral, il n'y a pas de moralité.

Mais pourquoi le « oui » de Simon à Jésus est-il la source de la moralité ? Les critères de cohérence et d'incohérence ne viennent-ils pas d'abord ?

Pierre en avait fait de belles, bien qu'il vécût une amitié suprême avec le Christ. Il avait compris que tout en lui tendait vers le Christ, que tout se rassemblait dans ces yeux, dans ce visage et dans ce cœur. Ni ses péchés passés, ni sa probable incohérence future ne pouvaient constituer une objection : le Christ était le lieu et la source de son espérance. On aurait pu lui objecter ce qu'il avait fait ou ce qu'il aurait pu faire mais le Christ demeurait, à travers le brouillard de ces objections, la source lumineuse de son espérance. Pierre l'estimait par-dessus toute chose dès le premier instant où il s'était senti fixé et regardé par lui : il L'aimait pour cela.

« Oui, Seigneur, Tu sais que Tu es l'objet de ma sympathie suprême et de mon estime suprême » : c'est ainsi que naît la moralité. Cependant l'expression est très générique : « Oui, je T'aime » ; mais elle est tout aussi générique que génératrice d'une forme de vie différente.

« Quiconque met en lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur. »<sup>105</sup> »

<sup>104</sup> Cf. Jn 1, 42.

<sup>105</sup> 1Jn 3, 3.

» Notre espérance réside dans le Christ, dans cette Présence que, malgré notre distraction et notre manque de mémoire, nous ne pouvons plus déraciner (du moins totalement) de la terre de notre cœur, à cause de la tradition par laquelle Il nous rejoint. Je peux ainsi espérer en Lui avant d'avoir comptabilisé mes erreurs et mes vertus. Le calcul numérique n'a plus de place ici. Le calcul n'entre pas dans la sphère de ma relation au Christ, pas plus que le poids mesuré ou mesurable, ni tout le mal potentiel en moi qui pourrait se réaliser dans l'avenir. Rien ne peut usurper la prééminence, aux yeux du Seigneur, de ce « oui » de Pierre que je redis. De ce « oui » surgit un flot du plus profond de nous-mêmes, qui jaillit du cœur et enivre toute la personne, pour la faire agir, lui faire désirer agir de façon plus juste : cela provoque un élan nouveau, un nouveau dynamisme qui fait naître la fleur du désir de la justice, de l'amour vrai et authentique, de la capacité de gratuité. Le déclenchement de l'action ne provient pas de l'analyse de ce que l'on voit mais de l'affection pour ce que le cœur attend ; ainsi, la perfection n'est pas l'accomplissement de lois mais l'adhésion à une Présence.

Seul l'homme qui vit cette espérance dans le Christ peut perdurer toute sa vie dans l'ascèse et dans l'effort vers le bien. Même lorsqu'il vit de manière contradictoire, il ne cesse pas de désirer le bien. L'espérance l'emporte toujours, elle a toujours le dernier mot sur soi-même, sur la journée écoulée, sur ce que l'on fait, que l'on a fait ou que l'on fera. L'homme qui vit cette espérance dans le Christ reste toujours dans l'ascèse. La moralité est une tension continue vers le « parfait » qui naît d'un événement dans lequel est *inscrit* le rapport avec le divin, avec le Mystère. »

#### *La raison ultime du « oui »*

Quelle est la vraie raison du « oui » donné par Simon au Christ ? Pourquoi ce « oui » [dit à Jésus] surpasse-t-il l'énumération de toutes les erreurs commises et la liste de toutes les erreurs futures que notre faiblesse rend possibles ? Pourquoi ce « oui » est-il plus décisif et plus grand que toute la responsabilité morale engagée dans les événements particuliers et concrets ? La réponse à cette question révèle la substance ultime de l'Envoyé du Père. Le Christ est « l'envoyé » du Père, il est Celui qui révèle le Père aux hommes et au monde. « La vie éternelle c'est qu'ils Te connaissent, toi le seul véritable Dieu, et ton envoyé Jésus Christ. »<sup>106</sup> La chose la plus importante est « qu'ils te connaissent », qu'ils t'aiment, parce que tu es le sens de la vie.

« Oui, je t'aime » a dit Pierre. La raison de ce « oui » est que Pierre a pressenti, à travers le regard du Christ posé sur lui dès la première fois et tant de fois durant les jours et les années suivantes, qui était Dieu, qui était Yahvé, le vrai Yahvé : *miséricorde*.<sup>107</sup> En Jésus, le rapport de Dieu avec sa créature se révèle comme amour et donc comme miséricorde. La miséricorde est la position du Mystère devant n'importe quelle erreur, oubli ou faiblesse de l'homme. Devant les fautes de l'homme, Dieu répond en l'aimant.

Voilà ce qu'a compris Simon et qui a fait naître son « oui, je T'aime ».

Le sens du monde et de l'histoire est la miséricorde du Christ, Fils du Père, envoyé du »

<sup>106</sup> Jn 17, 3.

<sup>107</sup> Un passage de saint Ambroise peut éclairer cette idée. Dans son long commentaire de la Création, il affirme à propos du septième jour, durant lequel Dieu se reposa : « Je rends grâce à Dieu qui a créé une œuvre si merveilleuse qu'il puisse y trouver son repos. Il a créé le ciel et je lis qu'il ne s'est pas reposé ; il a créé la terre et ne s'est pas reposé ; il a créé le soleil, la lune, les étoiles et là encore, je lis qu'il ne s'est pas reposé ; je lis ensuite qu'il a créé l'homme et qu'alors, il s'est reposé, parce qu'il avait trouvé un être à qui remettre ses péchés » (Saint Ambroise, *Exameron*, IX, 76, in *Opera omnia di sant'Ambrogio*, vol. 1, Biblioteca ambrosiana-Città Nuova Editrice, Milan-Rome, 1979, p. 419).

» Père afin de mourir pour nous. Dans le drame de Milosz, Miguel Mañara venait tous les jours gémir sur ses péchés passés. À la fin, l'Abbé s'impatiente et lui répond : « Cesse ces pleurs de petite fille. Tout cela n'a jamais existé ». Comment peut-il dire « cela n'a jamais existé » ? Miguel avait assassiné, violé et été injuste... « Tout cela n'a jamais existé, Lui seul est. »<sup>108</sup> Lui, Jésus, il s'adresse à nous, il se fait « rencontre » pour nous et nous demande une seule chose : non pas : « Qu'as-tu fait ? », mais : « M'aimes-tu ? ».

L'aimer par-dessus toute chose ne signifie donc pas que je n'ai pas commis de péché ou que je ne pécherai pas demain. Comme c'est étonnant ! Cette miséricorde doit être une puissance infinie pour réussir à nous faire changer et trouver la joie dans ce monde terrestre, dans l'espace et le temps donné à chacun pour un certain nombre d'années. En effet, l'homme est rempli de joie à l'annonce de cette miséricorde : quelle que soit la faiblesse humaine, Jésus est miséricorde. Il est l'envoyé du Père pour nous faire savoir que la caractéristique suprême de l'essence de Dieu envers l'homme est la miséricorde. « Tu T'es penché sur nos blessures et les as guéries, dit une *Préface* de la Liturgie ambrosienne, en nous donnant un remède plus fort que nos plaies, une miséricorde plus grande que nos péchés. Ainsi même le péché, par vertu de ton amour invincible, a servi à nous élever à la vie divine. »<sup>109</sup>

De cette joie découle la paix, la possibilité de la paix. Malgré tous nos malheurs, nos méchancetés, toutes nos incohérences, toute notre faiblesse, malgré la fragilité mortelle de l'homme, nous pouvons réellement respirer et insuffler la paix, susciter la paix et le respect pour les autres.

Respecter l'autre signifie le regarder dans le reflet d'une autre Présence. *La Lettre à Diognète*, au II<sup>e</sup> siècle, souligne que « les chrétiens se traitent avec un respect inconcevable pour les autres ». <sup>110</sup> Le mot « respect » a la même racine étymologique (*re-spectus*, de *re-spicio*) que regarder (*aspicio*) : le *re-* indique que l'on continue de tenir le regard tourné-vers, comme celui qui marche tout en gardant les yeux fixés sur l'objet. « Respect » signifie donc « regarder une personne en ayant une autre à l'esprit ». C'est comme regarder un enfant dont la mère se trouve à proximité : la maîtresse ne le traitera pas comme d'habitude, elle sera plus attentive, à condition qu'elle ait un peu de pudeur (mais aujourd'hui cela aussi a sans doute tendance à se perdre). Sans le respect de ce que l'on manipule, de ce qui doit me servir, de ce que je saisis pour l'utiliser, il ne peut y avoir de rapport adéquat avec rien. Le respect ne peut dépendre de l'utilité de l'objet que j'ai sous les yeux : de ce point de vue, je le domine. Par contre le respect « traverse » ce que j'utilise. Le travail acquiert ainsi une noblesse et une légèreté d'âme plus grandes malgré toutes les tribulations que l'on rencontre dès le lever. La prière du matin renouvelle cette conscience. Un homme qui regarde sa femme en percevant et en reconnaissant l'Autre, Jésus, à l'intérieur et au-delà de celle-ci peut avoir du respect et de la vénération pour elle, il peut estimer sa liberté qui est un rapport avec l'infini, un rapport avec Jésus.

« *Le commencement d'une moralité humaine est un acte d'amour* »

Le « oui » de Simon à Jésus ne peut être considéré comme le fruit d'un sentiment, mais il est le commencement d'un chemin moral qui s'ouvre grâce à ce « oui » ou ne s'ouvre pas. Le commencement d'une morale humaine ne peut pas être l'analyse des phénomènes qui »

<sup>108</sup> O. Milosz, Miguel Mañara, Silvaire, Paris 1957, p. 63.

<sup>109</sup> *Préface* du XVI<sup>e</sup> dimanche du Temps ordinaire, in *Messale Ambrosiano Festivo*, Marietti-Jaca Book, Turin-Milan, 1976, p. 653.

<sup>110</sup> *À Diognète*, PG 2, 1167-1186.

» remplissent l'existence du « moi » ni celle des comportements humains en vue d'un bien commun ; cela conduit à une morale abstraite et laïque et non à une morale humaine.

Saint Thomas note que la vie de chacun consiste dans l'affection qui le soutient principalement et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction ». <sup>111</sup> Le commencement d'une moralité humaine est un acte d'amour. Voilà pourquoi une présence est nécessaire, la présence de quelqu'un qui touche notre personne, qui rassemble toutes nos forces et les sollicite en les attirant vers un bien inconnu et pourtant désiré et attendu : ce bien qui est Mystère.

Le dialogue entre Jésus et Pierre se termine de façon étrange. Pierre est prêt à suivre Jésus mais reste préoccupé par le plus jeune, Jean, qui était pour lui comme un fils : « En le voyant, Pierre dit à Jésus : “Et lui, Seigneur ?” Jésus lui répond : “S’il me plaît qu’il demeure jusqu’à ce que je vienne, que t’importe ? Toi, suis-moi.” » <sup>112</sup> Ce « oui » est adressé à une Présence qui dit : « Suis-moi et abandonne ta propre vie ». « Jesu, tibi vivo, Jesu tibi morior, Jesu sive vivo sive morior, tuus sum. » <sup>113</sup> Que tu vives ou que tu meures, tu m’appartiens. Je t’ai créé. Je suis ton destin. Je suis le sens de ta vie et du monde.

Le protagoniste de la morale est la personne entière, le moi total. Or, la personne a comme loi l’amour ; ce mot que nous croyons connaître et dont nous ne pouvons commencer à entrevoir le sens qu’après des années, si nous sommes un peu fidèles à ce qui est originel en nous. La personne a comme loi l’amour. Saint Jean écrit que « Dieu, l’Être, est amour ». <sup>114</sup>

L’amour est un jugement provoqué par une Présence connexe au destin. C’est un jugement comme lorsque l’on dit : « Ceci est le Mont Blanc », « un tel est mon grand ami ». L’amour est un jugement provoqué par une Présence connexe au destin, que je découvre, que j’entrevois et pressens comme liée à mon destin. Lorsque Jean et André l’ont vu pour la première fois et se sont entendu dire : « Venez chez moi, venez et voyez », ils sont restés plusieurs heures pour l’écouter parler ; ils ne comprenaient pas mais pressentaient déjà que cette personne était intrinsèquement liée à leur destin. Ils avaient déjà entendu tous ceux qui parlaient en public, ils connaissaient les opinions de chaque parti, mais seul cet Homme était en lien avec leur destin.

La morale chrétienne est une révolution sur la terre car elle n’est pas une liste de lois mais un amour pour l’être. Quelqu’un peut se tromper mille fois et être à chaque fois pardonné ; étant corrigé, il reprendra son chemin tant que son cœur repart de son « oui ». L’importance de ce « oui, Seigneur, je T’aime » est la tension de toute la personne investie par la conscience que le Christ est Dieu et par l’amour envers cet Homme qui est venu pour moi. Toute la conscience est alors déterminée par lui ; et je peux me tromper mille fois par jour jusqu’à avoir honte de relever la tête, mais personne ne peut m’enlever cette certitude. Je prie seulement le Seigneur, je prie l’Esprit Saint pour qu’il me change, qu’il fasse de moi un imitateur du Christ et que ma présence devienne davantage comme celle du Christ.

La morale est amour, amour pour l’Être devenu homme, événement dans l’histoire, qui me rejoint à travers la mystérieuse compagnie que l’on nomme historiquement Église, ou Corps mystérieux du Christ, ou encore Peuple de Dieu. Je L’aime à l’intérieur de cette compagnie. On peut me reprocher cent mille erreurs, on peut me déférer au tribunal, le juge peut m’expédier en prison sans jugement, de façon manifestement injuste, sans considérer ce que j’ai fait ou que je n’ai pas fait, mais on ne peut me retirer cet attachement qui fait sursauter continuellement mon désir du bien, qui est l’adhésion à Lui. En effet, le vrai bien n’est pas »

<sup>111</sup> Cf. Saint Thomas d’Aquin, *Summa Theologiæ*, IIa IIæ, qu. 179, a. 1.

<sup>112</sup> Cf. *Jn* 21, 20-22.

<sup>113</sup> « *Jesu tibi vivo* », chant médiéval, in *Canti, Coop. Edit. Nuovo Mondo, Milan, 1995, p. 34. Traduction : « Jésus, je vis pour toi, Jésus je meurs pour toi ; Jésus, que je vive ou que je meure, je t’appartiens. »*

<sup>114</sup> Cf. *IJn* 4, 8.

» le « bien », mais l'adhésion à Lui, le fait de suivre son visage, sa Présence, le bien est de porter partout sa Présence, de l'annoncer à tous, parce que cette Présence domine le monde ; la fin du monde arrivera lorsque cette Présence sera évidente pour tous.

La nouvelle morale est un amour et non des règles à suivre. Le mal est d'offenser l'objet de l'amour ou de l'oublier. On peut très facilement, en analysant avec humilité tous les tours et les contours de la vie d'un homme, délimiter ce qui serait le bien et ce qui serait le mal ; on peut facilement faire la liste dans un ordre précis de toutes les erreurs que l'homme peut commettre et établir ainsi un livre de morale. Mais la morale est en moi, qui aime Celui qui m'a créé et qui est ici. S'il n'en était pas ainsi, je ne pourrais utiliser la morale que pour affirmer un avantage personnel et elle serait de toute façon désespérante. Il faudrait lire Pasolini ou Pavese pour le comprendre ; ou plutôt il suffirait de repenser à Judas.

### *La continuité de la moralité nouvelle*

Le commencement de la moralité nouvelle est un acte d'amour, d'adhésion, qui nécessite la Présence de quelqu'un qui nous touche et attire toutes nos énergies, comme il en a été de Jésus pour Simon. Il devient alors fondamental de se demander comment cet événement peut demeurer une présence vivante dans notre existence. La réponse implique la possibilité de vivre cette morale nouvelle dans le présent, ici et maintenant ; autrement, elle naîtrait pour nous de façon théorique, abstraite et discursive. La réponse se trouve dans ce terme chrétien qui appartient à l'expérience du présent, sans laquelle nous ne saurions même pas si notre expérience est concrète ou pure fantaisie : « la mémoire ».

Par la mémoire, l'événement que j'expérimente selon toute sa richesse propre est immergé dans le flux du temps et de l'espace et fait partie de l'histoire.

La première condition pour la moralité nouvelle est de faire mémoire de cette Présence qui excède les capacités cognitives de l'homme, autrement dit de reconnaître, ici et maintenant, la Présence que l'on ne peut réduire à aucune hypothèse humaine.

Cette Présence est une réalité qui est devant nous et, par la force de Son Esprit, en nous. Cette Présence est permanente dans notre vie, elle est si puissante qu'elle rend possible en nous, par notre adhésion, le développement d'une nouvelle création. Ainsi, chaque action est toujours imparfaite et disproportionnée, mais après chaque imperfection ou erreur, on peut renaître par un acte plus juste, puisque Son don continue, tel une source fraîche, sans qu'aucune de nos limites ne puisse le tarir.

La continuité de cette Présence est grâce, pur événement, auquel on ne peut manquer d'adhérer ici et maintenant. Nous le reconnaissons et y adhérons. C'est une grâce comme le sont la rencontre, la stupeur, sa continuité, l'élan d'adhésion, et cette grâce devient nôtre parce que nous l'acceptons. *Accepter* cette nouveauté absolue qui se produit mille fois par jour est l'aspect suprême de la liberté.

Comme pour Jean et André, Simon ou Zachée, le début de la conversion est une grâce, un don. Nous avons fait une rencontre dont le but est de nous transformer, de nous accomplir.

Nous avons adhéré fermement à cette Présence qui correspond de façon exceptionnelle à nos attentes, comme Zachée qui n'était plus défini par son vice puisque la Présence traversait la faiblesse de son humanité comme le ruisseau pur et frais traverse la saleté de la forêt.<sup>115</sup>

La stupeur de la rencontre, la permanence de la stupeur et l'adhésion à cette Présence qui demeure impliquent l'harmonie et l'unité avec tous ceux que cette Présence place sur notre route. Cette Présence a attiré notre regard pour que, à travers nous, avec nos défauts, la douleur qu'ils nous causent et l'élan qui en découle, elle soit davantage connue et aimée. »

<sup>115</sup> Cf. Lc 19, 1-10.



» 7. LA RESPONSABILITÉ ET LA DÉCISION

Nous avons été aimés, nous sommes aimés : voilà pourquoi nous « sommes ». La loi morale et la moralité, autrement dit la proportion concrète, traduite en acte, de notre personne face au mystère de l'Être, est évaluée par cette « loi » première et fondamentale : reconnaître et accepter d'être aimé. Nous sommes aimés. La conséquence de cela est qu'aimer, dans sa forme essentielle et dans son expression suprême, consiste à accepter d'être aimé, puisque tout découle de là.

Si je suis aimé, si j'« existe » parce que je suis « aimé », le grand problème de mon existence, de mon être au monde – ce qui permet que ma personne devienne protagoniste d'un monde nouveau dans lequel l'éternel commence expérimentalement dans le temps –, est ma réponse : *ma réponse au Tu* qui m'aime, ma correspondance, la valorisation que j'effectue de ce qu'Il a créé originellement en moi justement pour que je puisse m'apercevoir de Sa présence ; Lui qui, exceptionnellement, a voulu venir parmi nous, habiter avec moi et me parler familièrement avec Ses paroles, non pas recopiées d'un dictionnaire, mais puisées dans l'éternité, dans l'abîme de l'Être auquel il m'a fait participer.

Si j'existe parce que je suis aimé, je dois répondre (*respondeo*) : de là naît la « responsabilité ». Celle-ci est l'aboutissement de toute la force de notre être, chargé d'une sensibilité éternelle, tourné vers l'élaboration de la physionomie finale qui est la gloire du visage du Christ<sup>116</sup> à laquelle même le plus petit caillou participera.<sup>117</sup> Le mot responsabilité permet la réalisation de l'expérience de la correspondance avec le vrai, la fascination du vrai, l'émotion du bon, et le bonheur ineffable. Dans son accomplissement, la grandeur du terme « responsabilité » est la source principale du goût de la vie. Si tu n'es pas responsable de ce qui te plaît ou qui t'attire, si tu n'y participes pas d'une manière ou d'une autre avec responsabilité, cela n'est pas à toi. Voilà pourquoi le paradis implique ta décision et ta responsabilité : le paradis est pour l'homme, et l'homme est libre.<sup>118</sup>

La responsabilité s'exprime comme une décision de la liberté face à la Présence reconnue comme totalement correspondante à notre propre destin. Mais trop souvent, nous concevons la décision de la liberté de manière erronée, comme si celle-ci était un acte déterminé unilatéralement par moi-même : je décide de te dire oui, je décide de dire « que ta volonté soit faite ». Non, c'est autre chose. La décision ne peut pas être prise dans un sens volontariste (comme synonyme de force de volonté).

Pour saisir sa dynamique propre, pensons au publicain dissimulé au fond du temple ; il n'osait pas lever les yeux mais il implorait : « Prends pitié de moi ! » et il pressentait confusément que cette demande serait écoutée, que Dieu l'accueillerait et que celle-ci rendait justice à tout.<sup>119</sup> Encore une fois, nous pensons à saint Pierre.<sup>120</sup> Pourquoi, en face du Christ qui lui demandait : « M'aimes-tu ? », ne pouvait-il même plus opposer sa trahison récente ? Il répondit « oui » immédiatement, comme conséquence d'une stupeur qui avait débuté à Capharnaüm lorsque son frère André l'avait conduit au Christ et qu'il s'était senti regardé par Lui si profondément qu'il fut transpercé jusque dans sa qualité d'homme et son caractère par ce regard, au point qu'Il changea son nom.<sup>121</sup> En quoi consistent, jusque dans leurs ramifications psychologiques, cette impression exceptionnelle et cette stupeur initiale ? La stupeur »

<sup>116</sup> Cf. 2Co 3, 18.

<sup>117</sup> Cf. Rm 8, 19-23.

<sup>118</sup> Nous renvoyons ici aux superbes pages de C. Péguy à propos de la liberté : *Le mystère des saints innocents*, in *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Paris, p. 714 s.

<sup>119</sup> Cf. Lc 18, 9-14.

<sup>120</sup> Cf. Jn 21, 15-19.

<sup>121</sup> Cf. Jn 1, 40-42.

» initiale était un jugement qui devenait immédiatement un attachement. C'était un jugement qui était comme de la colle, un jugement qui attachait Pierre et les autres disciples au Christ. Chaque journée qui passait était comme une « couche de colle » et ils ne pouvaient plus s'en libérer ! « Mais vous n'observez jamais les lois ! »<sup>122</sup> Tous les pharisiens étaient scandalisés par leur Maître parce qu'il se tenait avec ceux qui n'observaient pas les lois ! Les apôtres ne savaient que répondre : « Nous ne savons pas si nous respectons les lois, mais nous sommes attachés à cet homme ». Ce n'était pas un attachement sentimental, un phénomène émotionnel ; c'était un phénomène rationnel, une manifestation de cette raison qui nous lie à la personne qui se tient devant nous, en tant qu'il s'agit d'un jugement d'estime : en la considérant naissent une admiration et une estime qui nous attachent à elle. Il n'y a pas l'ombre d'une irrationalité ou d'une contrainte : « Si nous te quittons, où irions-nous ? Toi seul as la parole qui donne sens à la vie », s'exclame un jour Pierre avec son impétuosité habituelle.<sup>123</sup> Et même après cette affirmation, il lui en fit voir de toutes les couleurs, si bien que Jésus lui dit : « Éloigne-toi de moi, Satan ! Puisque tu ne veux pas que je fasse ce que veut mon Père mais ce que toi tu penses. »<sup>124</sup> Quelle humiliation ! Mais la conséquence était que Pierre s'attachait encore plus à Lui.

Le « oui » de Simon ne fut pas l'aboutissement d'une force de volonté, ni le résultat d'une « décision » de l'homme Simon : ce furent l'émergence, la verbalisation de toute la tendresse et l'adhésion qui provenaient de son estime pour Lui (par conséquent c'était bien un acte de raison) ; il ne pouvait donc que dire « oui ». Voici le « jeu » humain le plus vrai, le plus authentique, celui qui nous rend le plus amis de celui qui est plus ami, qui nous remplit de tendresse pour notre mère, et d'admiration pour notre père : et cela ne cesse d'augmenter avec le temps. Ce n'est pas irrationnel : c'est l'unique chose rationnelle. Pour Pierre cette amitié ne dépendait pas de lui, mais elle était née en lui. En effet, beaucoup acquiesçaient en écoutant Jésus mais ensuite s'en allaient, sans que cette tendresse et cette amitié ne s'enracinent en eux.

Ce ne fut pas une décision telle que nous la concevons normalement, c'est-à-dire comme unique modalité d'opération de la liberté. La nature de la décision n'est pas un acte énergétique de volonté comme dans le « vouloir, toujours vouloir, impétueusement vouloir ! »<sup>125</sup> proclamé par Alfieri. L'homme est fragile et faible comme un enfant.<sup>126</sup> L'homme ne peut commencer à croître que s'il reconnaît cela.

La décision naît donc comme une sympathie qui s'instaure. Les apôtres suivaient Jésus parce qu'ils étaient attachés à Lui par un jugement qui les rendait capables d'une décision parfaitement raisonnable : parce que là où naît un rapport qui débouche sur une sympathie profonde, en renouvelant un attachement né d'une stupeur incomparable, la rationalité est un événement.<sup>127</sup>

<sup>122</sup> Cf. *Mt* 12, 1-14 ; 15, 1-20.

<sup>123</sup> Cf. *Jn* 6, 68.

<sup>124</sup> Cf. *Mt* 16, 21-23.

<sup>125</sup> V. Alfieri, « Lettera responsiva a Ranieri de Casalbigi » (6 septembre 1783), in *Tragedie I, Paris 1888*, p. LXXX.

<sup>126</sup> Nous renvoyons à la fin du poème dramatique de H. Ibsen, *Brand*, Perrin, Paris 1895, p. 278 : « Réponds-moi, Dieu, à l'heure où la mort m'engloutit : est-ce assez de toute une volonté d'homme pour acheter une parcelle de salut ? »

<sup>127</sup> Cf. L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 71-74.